



Marges

Revue d'art contemporain

14 | 2012

Au-delà du Land Art

Le Moins du monde

Metz, FRAC Lorraine, 7 octobre 2011 – 8 janvier 2012

Camille Paulhan



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/marges/305>

DOI : [10.4000/marges.305](https://doi.org/10.4000/marges.305)

ISSN : 2416-8742

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2012

Pagination : 178-179

ISBN : 978-2-84292-343-3

ISSN : 1767-7114

Référence électronique

Camille Paulhan, « Le Moins du monde », *Marges* [En ligne], 14 | 2012, mis en ligne le 01 juin 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/marges/305> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/marges.305>

© Presses universitaires de Vincennes

Le Moins du monde

Metz, FRAC Lorraine, 7 octobre 2011 – 8 janvier 2012

Le FRAC Lorraine a présenté à l'automne 2011 une exposition expérimentale portant sur les pratiques méditatives contemporaines, religieuses ou séculières.

Comme un contrepoint tout en lenteur et en blancheur à « Erre. Variations labyrinthiques » au Centre Pompidou-Metz, l'exposition intitulée d'après un recueil de poésies et d'aphorismes – moins méditatif que contemplatif – de Roger Munier, « Le moins du monde » ne comporte que peu d'œuvres. L'une d'elle est même physiquement absente des espaces d'exposition : *Phosphènes*, d'Ann Veronica Janssens (1997), qui ne s'active que grâce au bon vouloir des visiteurs. Des dépliants sobres expliquent la manière d'obtenir ces petits ronds lumineux et de couleurs variables qui semblent nous apparaître lorsque nous pressons nos paupières fermement.

Dans la droite lignée de la tradition de l'imperceptible et du « presque rien » du FRAC Lorraine, l'œuvre qui accueille le spectateur à l'entrée est, elle aussi, constamment en attente de sa disparition pure et simple. *Circle on the Floor* (1968) de Ian Wilson, un cercle tracé chaque jour à la craie blanche sur le sol invite, sinon à la méditation, tout au moins à

une réflexion sur le temps. C'est comme entrer dans un espace où le temps est supposé ralentir. Car il est au final moins question de véritable méditation dans l'institution – on imagine mal les visiteurs se mettre en condition – que de laisser place à des œuvres qui donnent à voir une façon particulière d'aborder le temps. Dans la vidéo *Stromboli* (2002), Marina Abramovic, allongée sur un bord de mer de l'île éponyme, se laisse patiemment recouvrir et découvrir par le reflux incessant des vagues. Là où on s'attendrait à une mise en danger de l'artiste ou à son recouvrement complet dans l'eau, il ne se passe pour ainsi dire rien et le déconcertant se mêle à l'éternel retour de l'eau.

Si les dessins de Craigie Horsfield (*The Score for the Second York Soundwork*, 1970-71), légers signes abscons et labyrinthiques sur du papier millimétré sont difficiles à appréhender dans le cadre d'une telle exposition, en revanche ceux de Yazid Oulab (*Résonance*, 2006) font écho aux chambres de méditation de Tania Mouraud (*Initiation Rooms*, 1969-73) dont sont ici exposés plans et maquettes. Les méditants de Oulab sont des urbains solitaires, se nichant sur des pinacles pour se

retirer d'une vie contemporaine trop dense. Toujours placés en hauteur, ils dominent et contemplent un monde dont on ne saura rien, ce dernier étant toujours évacué des dessins. Les chambres d'observation de Tania Mouraud, qui auraient très bien pu côtoyer ici les cellules d'Absalon, ont inversement de quoi inquiéter. Les espaces blancs, vides et silencieux qu'elle crée semblent faire directement écho à l'esthétique angoissante du *white cube*, l'oppression de la décontextualisation que ce dernier revendique et son obsession du silence et de la pureté. Bien sûr, ces œuvres s'inscrivent dans une époque bien précise : réalisées à la fin des années 1960, elles font écho à d'autres lieux de méditation, telle la *Dream House* rose et bleutée de La Monte Young et Marian Zazeela. Mais en 2011, les univers de Mouraud se dégagent de leur signification première et inspirent un certain malaise.

La série des trois *Spektren* de Susanna Fritscher, accompagnée de musiques expérimentales, se joue quant à elle de l'espace aseptisé du *white cube* : ici des rectangles de lumière blanche se dissolvent lentement sur les murs de la pièce. À la façon des hypnotiques compositions de lumière évolutive de Thomas Wilfred dans les années 1960, les projections de Fritscher se regardent dans la durée. Se joue peut-être là tout le discours d'une telle exposition, dans une salle où le spectateur se laissera emporter par une contemplation, où le si peu à voir s'étire dans le temps et paraît ne changer que lorsque nos yeux s'en détachent. Il faut, semble-t-il, croire un peu à la proposition « Le moins du monde » pour la visiter, et se laisser entraîner par les propositions lentes qui la composent, dans un espace entièrement blanc qui pour une fois se révèle légitime.

Camille Paulhan